

[Les] Berthod – Valais central

Ce nom, avec ses nombreuses variantes, dérive du prénom *Berthold* ; il se rencontre principalement dans le Valais central, tout d'abord dans le val d'Anniviers, où il apparaît vers 1300 avec Antoine Bertoldi de Saint-Jean, affranchi en 1308. Très tôt, la famille se ramifie hors d'Anniviers, notamment à Vemamiège et Nax, où elle est établie avant 1338 et où elle est encore bourgeoise de ces deux communes. D'autres rameaux apparaissent à Vercorin en 1442 et à Chippis en 1449 ; Jacquemet Berthod, de Fang (Chandolin), est reçu bourgeois de Chippis en 1523 et François Berthod devient bourgeois de Chippis et Chalais-Vercorin en 1626. Jacques est châtelain de Saint-Léonard avant 1586 ; des rameaux paraissent encore à Savièse et à Arbaz entre le XV^e et le XVII^e siècle.

Jean, de Vernamiège, reçu bourgeois de Sion en 1494, est l'auteur d'une branche distinguée qui a fourni plusieurs bourgmestres de la cité, des châtelains de Bramois et Granges, des officiers en Piémont. Georges, châtelain de Bramois et Granges en 1778, fut le dernier représentant de cette branche. Une autre branche, admise à la bourgeoisie de Bramois au XIX^e siècle, est devenue bourgeoise de Sion par l'union des deux communes en 1968.

La famille Berthod est toujours florissante dans le val d'Anniviers où elle a droit de bourgeoisie dans la commune de Saint-Luc. Louis-François, né en 1790, se fixe à Sierre et y est admis à la bourgeoisie en 1816. A cette branche se rattachent Joseph (1864-1928), capucin sous le nom de père Bérard, qui exerça son ministère en Suisse alémanique, principalement à Andermatt (Uri)¹ ; et Alfred-Georges Berthod (1903-1981), ancien consul général de Suisse, dont le nom « doit être inscrit en lettres d'or dans la liste des grands Valaisans qui ont fait honneur à leur pays. »²

I. – D'azur au bélier d'argent surmonté en chef de 3 étoiles à 5 rais d'or rangées en fasce.

Cachet portant les initiales PB (peut-être Paul-Gaspard Berthod, de Sion, capitaine en



1. « C'est là qu'il exerça la plus grande partie de son activité sacerdotale. Il s'attacha à relever cette paroisse non seulement en y bâtissant un nouveau presbytère, mais surtout en soulageant les misères morales de ses paroissiens. » *Feuille d'Avis du Valais*, 24 janvier 1928.

2. Gérald Rudaz, *Le Confédéré*, 8 mai 1970.

Piémont) sur une lettre non datée (XVIII^e siècle) adressée au chevalier de Quartéry, capitaine, à Moncalieri (Piémont). Communication de M. A.-G. Berthod, 1973. Emaux présumés.

II. – D'azur à un autel d'argent, sur un perron de 3 marches du même, cantonné en chef de 2 pointes de diamant d'or.

Peinture sur un plafond de l'ancienne maison Berthod à Sierre (vraisemblablement construite par Joseph-Marie Berthod, de Sierre, né en 1858), aujourd'hui propriété de la commune (peinture disparue après 1918). Communication de M. A.-G. Berthod, 1973.



Variantes :

- 1) D'Angreville, 1868, donne ces mêmes armes, mais avec l'autel plus étroit, pareil à une stèle, comme armes de l'ancienne famille de Sion³ ;
- 2) *L'Armorial valaisan* de 1946 remplace l'autel par une colonne, cantonnée en chef de 2 étoiles à 5 rais d'or, et indique comme source un sceau de Michel, de Sion, major de Nendaz (Archives cantonales) ;
- 3) Un sceau de Pierre-Nicolas, 1741 (archives de la Bourgeoisie de Sion, 3/26) et 1750 (archives de Torrenté, 49/2/45) pose la colonne sur 3 coupeaux de sinople en l'accompagnant en chef de 3 étoiles d'or posées 1 et 2, avec pour cimier un bélier issant (cf. couverture du bulletin n° 9 de l'AVEG) ;
- 4) Un sceau de P. Berthod, 1676 (AGV, Brigue, n° 187), réunit les 2 thèmes héraldiques : une colonne cantonnée de 2 étoiles à 5 rais en chef et soutenue en pointe d'un animal assez difficile à définir en raison de sa dimension réduite, qui a été pris pour un ours (*Baer*), plus probablement un bélier (*bera* ou *bero* en patois).



D'après la notice parue dans *L'Armorial valaisan*, 1974.

3. *L'Armorial général* de Johannes Baptista Rietstap, 1861, qui réunit des centaines d'armoriaux régionaux ou nationaux de toute l'Europe, donne ces mêmes armes avec l'autel plus étroit, pareil à une stèle :

cf. <http://boutique.genealogie.com/blasons/armoiries-famille-berthod-5447>
ou <http://www.armorial.org/produit/68338-berthod.html>

Alfred-Georges Berthod (1903-1981)

abbé Claude Pellouchoud

Originaire de Sierre et Saint-Luc, dernier enfant d'Emile Berthod (1857-1920)¹ et Aline Coppex (1861-1928), Alfred-Georges Albert Berthod naît le 4 juillet 1903 à Vouvry, patrie de sa mère où ses parents sont installés depuis leur mariage. Orphelin de père à l'âge de 17 ans, il reprend l'emploi de son père mais est attiré par les relations internationales. A l'âge de 20 ans, il fonctionne comme secrétaire de diverses délégations lors d'une conférence sur le Proche-Orient.



Jeanne et Alfred-Georges Berthod-Nicolas
(25 août 1968)

Licence en sciences économiques en poche (Université de Lausanne), sa voie est tracée, ou plutôt, il la trace : la diplomatie. Il débute dans la carrière consulaire comme aide-chancelier à Anvers (Belgique) en 1924, puis comme chancelier à Catane (Italie) en 1927, avant de se retrouver, successivement, en France aux consulats de Lille (1927), Lyon (1928), Nantes (1928) et Strasbourg (1936)².

C'est à Nantes qu'il fait la connaissance de Jeanne Nicolas (1907-1989) qu'il épouse en 1929. De leur union sont issus deux enfants, une fille et un garçon. Ce dernier porte le prénom de son grand-père, Emile, dont il est le seul petit-fils « Berthod »³.

De retour à Lyon comme vice-consul dès 1938, ses talents de négociateur s'épanouissent pleinement. Il y représente, durant toute la dure période de la guerre, non seulement les intérêts helvétiques mais également ceux de diverses puissances qui avaient confié leur représentation à notre pays⁴.

1. Voyageur connu de la maison Suchard à Serrières (*Le Confédéré*, 17 août 1926), ancien président des voyageurs de commerce du Valais et tireur des plus émérites (*Le Confédéré*, 3 septembre 1928).

2. *La Tribune de Genève*, 17 juin 1967. *The International Year Book and Statesmen's Who's Who*, 1976.

3. Ancien porte-parole de la police genevoise, Emile Berthod a été maire de Plan-les-Ouates (*Le Nouvelliste*, 5 août 2009) et président puis président d'honneur de la « *comona valèjana dé Zénèva* » (*commune valaisanne de Genève*).

4. Roger Cheseaux, *Hommage à M. Alfred-G. Berthod, ancien Consul Général de Suisse*, (*Le Confédéré*, 24 mars 1981).

Dès la fin des hostilités, le Conseil fédéral le nomme consul à Bordeaux où, jusqu'à sa retraite en 1968, il poursuit sa carrière qui y prend « une telle ampleur que, débordant du cadre pourtant déjà très large des fonctions consulaires », devient comme « une sorte de magistrature intellectuelle et morale »⁵. Son passage en Gironde est marqué par l'ouverture de la liaison aérienne entre cette région et la Suisse, à son instigation directe. La ville de Bordeaux et la République française lui rendront hommage : la première lui décerne sa citoyenneté d'honneur (1968) et la seconde l'élève à la dignité de Chevalier de la Légion d'honneur (1970).

L'humaniste attaché à son pays

Alfred-G. Berthod, après la tourmente 39-45, put, outre ses nombreux devoirs et fonctions, se consacrer au resserrement des liens culturels franco-suisse. Brillant conférencier, organisateur de manifestations⁶, ce Valaisan « émigré » n'oublia jamais ses origines. S'il fut Consul général de Suisse, on peut dire de lui qu'il fut en même temps l'ambassadeur du Valais partout où le conduisirent les étapes de sa carrière diplomatique⁷.

Il appartenait à toutes les sociétés dont le but est de maintenir le culte de la patrie. La Société d'histoire du Valais romand le comptait comme son plus ancien membre à l'étranger⁸. Il y contribua activement et lui remit une étude sur Joseph-Hyacinthe Barman (1800-1885), premier président du Grand-Conseil valaisan en 1840, député de la Diète fédérale et ministre de Suisse à Paris de 1848 à 1856⁹.

Très attaché à son pays, il avait évoqué, pour le *Bulletin mensuel de l'Union helvétique de Lyon*¹⁰, le canton du Valais en ces termes : « C'est mon pays et j'en suis fier. J'y suis né et, chaque jour, j'espère que mes os y dormiront. Sentiment puéril, direz-vous, mais qu'importe. Je voudrais reposer dans ce vieux cimetière qui domine la plaine du Rhône. »

Décédé le 13 mars 1981 à Vevey, il a été inhumé, selon son désir, à Vouvry, son village natal, le 17 mars 1981, dans « ce vieux cimetière qui domine la plaine du Rhône ».

5. *Allocution de M. Jacques Chaban-Delmas à l'occasion du départ de M. A.-G. Berthod, consul général de Suisse*, 16 décembre 1968.

6. Première du *Roi David* d'Arthur Honnegger et René Morax, de l'*Histoire du soldat* de C.-F. Ramus et Igor Strawinsky, dans le Sud-Ouest de la France.

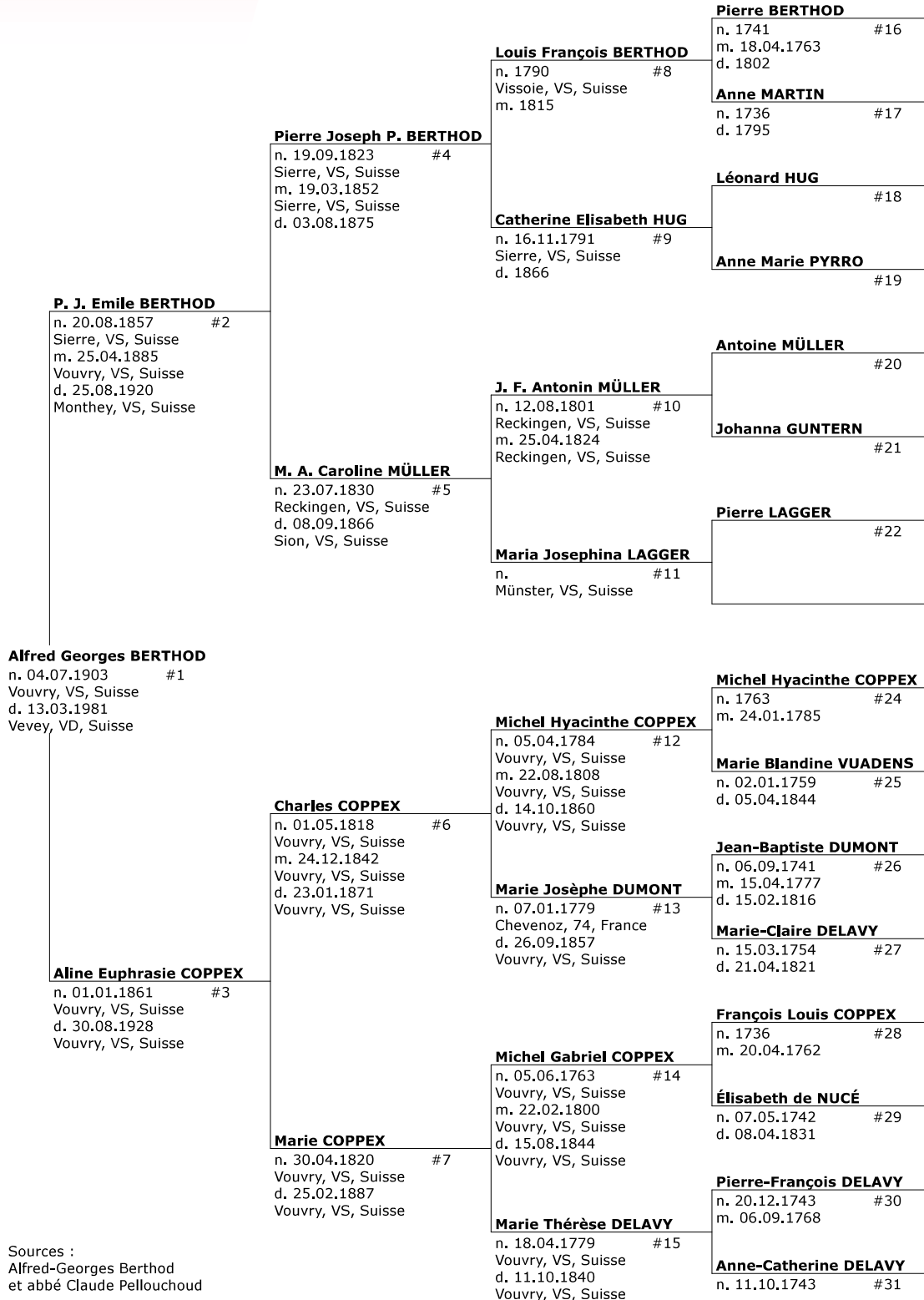
7. Gérald Rudaz, *Le Confédéré*, 8 mai 1970.

8. *Le Confédéré*, 18 juin 1946.

9. *Joseph-Hyacinthe Barman, premier diplomate valaisan au service de la Confédération*, dans les *Annales valaisannes*, 1965, vol. 13, pp. 283-306.

10. No 22 – mars 1930.

Généalogie ascendante d'Alfred-G. Berthod (1903 -1981)



Sources :
Alfred-Georges Berthod
et abbé Claude Pellouchoud

[Les] Berthod – Orsières

2017
Bulletin
27

Jean-Laurent Berthod (1818-1887), de Courmayeur dans le val d'Aoste, fromager, partit de ce village en 1843¹, un peu pressé semble-t-il de prendre ses distances avec les douaniers du roi de Sardaigne². Il s'arrêta à Praz-de-Fort dans le Val Ferret, premier village habité lorsque l'on vient du sud, épousa en 1845 une native, Marie Séraphine Formaz (1824-1906), et établit ainsi, en Valais, les Berthod de Courmayeur. Reçu bourgeois d'Orsières le 9 novembre 1856, il devint citoyen valaisan 10 jours plus tard.

Jean Laurent n'eut de ses trois fils parvenus à l'âge adulte qu'un petit-fils, Joseph, né en 1878 et envoyé dès l'âge de quinze ans à l'École normale des instituteurs des Marianistes à Sion. Devenu instituteur à dix-sept ans, Joseph fut trois ans secrétaire de l'Instruction publique puis revint dans son village pour y enseigner. A vingt-neuf ans, il devint buraliste postal et épousa sa contemporaine Hélène Thétaz (1878-1951). L'histoire sembla se répéter. Joseph Berthod (1878-1925) n'eut de trois fils qu'un petit-fils, René Jean-Marie, né en 1938, instituteur, dont il est question ci-après.



Tiercé en pairle renversé : au I de sable à un lion d'argent dressé et contourné ; au II d'argent à un ours de sable dressé ; au III d'azur à une colonne d'argent mouvant de la pointe.

Armes modernes, 1974. Le lion d'argent rappelle la vallée d'Aoste ; l'ours de sable représente Orsières ; la colonne d'argent évoque le Grand-Saint-Bernard.

D'après les renseignements et recherches de René Berthod (1938-2017)

1. Date confirmée par une lettre du curé d'Orsières François-Joseph Biselx, cosignée par le président de la commune et le châtelain, ou juge, et adressée au gouvernement cantonal à Sion. Elle sollicite la bienveillance des autorités en faveur de quelques Valdôtains, dont Jean Berthod, qui demandent à s'établir.
2. L'Italie n'existe pas encore en tant que nation (son unification se fera plus tard). Fromager à La Vacher, Jean-Laurent donna asile un soir à deux contrebandiers poursuivis et à trois ils se barricadèrent. Les douaniers réussirent à pénétrer par derrière et les jeunes gens s'enfuirent : les deux contrebandiers vers en bas, Jean-Laurent vers le col. Jean-Laurent ne retourna jamais à Courmayeur et le récit est demeuré de son épouse allant en Vallée d'Aoste pour implorer le pardon de la reine. Est-ce pour cette question de contrebande ? Est-ce pour non accomplissement de ses obligations militaires ? Nous ne le savons plus.

René Jean-Marie Berthod (1938-2017)

abbé Claude Pellouchoud

Né à Praz-de-Fort le 14 juin 1938 comme l'aîné et unique garçon de Julien Berthod (1912-1981), l'épreuve le touche dès son enfance puisque René perd sa maman, Agnès Lattion (1914-1947), à l'âge de neuf ans.



La famille Julien et Agnès Berthod-Lattion, avec la sœur du père, Léonie, et leurs six enfants, dix jours avant la terrible épreuve du deuil (15.04.1947)

Fils et petit-fils d'instituteur, René le sera à son tour. À 18 ans, après sa formation à l'École normale de Sion, il enseigne à Verbier. De 1958 à 1963, il fait des études de lettres à Fribourg, interrompues par un an de service militaire, et par de l'enseignement à Martigny. À 25 ans, sa licence en lettres en poche, il épouse Mariette Délèze (1936-2005). Dieu bénit leur union en leur donnant 7 enfants. De ses 5 fils, René aura 11 petits-fils !

La même année 1963 il entre à l'école secondaire d'Orsières, où il formera pendant 35 ans plusieurs générations, principalement à l'art de la langue française, dont il maîtrisait la grammaire et la syntaxe avec passion, mais aussi à l'allemand, à la géographie, à l'histoire et à d'autres branches. Maître exigeant, il savait inculquer l'amour du travail, l'application à l'étude à ses élèves. Mais son exigence savait aussi respecter les limites et les capacités de chacun.

Sa profession d'enseignant n'épuise pas sa puissance de travail. La vie de la société, la politique, l'attire dès sa jeunesse. Il veut s'investir pour une politique conservatrice, d'inspiration catholique. Sur proposition de son grand ami, Guy Genoud (1930-1987), il entre au comité des Jeunesses conservatrices chrétiennes sociales du Valais romand, qu'il présidera pendant 4 ans.

Élu conseiller communal en 1972, il préside la commission scolaire et fait usage de son autorité pour maintenir l'enseignement du catéchisme. En 1976, il est nommé sous-préfet du district d'Entremont – puis préfet

en 1993 –, et c'est en cette qualité qu'il fonde un Service médico-social pour l'Entremont, dont il assurera la présidence durant 30 ans.

Rembarre et l'amour de son pays

Durant ces années, sa plume ne chôme pas : il administre l'hebdomadaire *Patrie valaisanne* puis *Valais Demain*³ de 1964 à 1978, et y publie de nombreux articles. Dès 1978, il signe *Rembarre* dans les colonnes du *Nouveliste* puis les éditoriaux de la *Gazette de Martigny*. Jusqu'en 2001, ce seront plus de 600 articles, qui lui vaudront parfois quelques attaques, mais aussi de nombreux témoignages d'approbation et beaucoup de remerciements de la part de citoyens de toutes tendances, qui trouvent dans ses billets un réconfort. Au-delà de la qualité du verbe, ils apprécient la clarté des idées, la fermeté des principes, l'attachement sans complexe aux valeurs traditionnelles et chrétiennes qui ont forgé notre civilisation⁴.



© Roger Broccard - Martigny

En 1981, il publie son livre *Main basse sur l'école* pour défendre la continuité dans l'enseignement.

En 1983, c'est la parution d'*Orsières ma Commune* fruit de sept années de recherches dans les archives communales et d'enquêtes patientes auprès des mémoires vivantes de la région. Son amour pour son district, pour son pays et pour son histoire lui vaudront de se voir confier la présidence du comité d'organisation des festivités du Bimillénaire du Grand-Saint-Bernard en 1989. Entre autres manifestations, la pièce de théâtre *Le mystère de saint Bernard de Menthon* d'inspiration médiévale est créée pour l'occasion et jouée durant tout l'été à côté de l'église, par une troupe d'amateurs locaux qui se montrèrent très professionnels.

Son amour pour son pays le pousse aussi à servir sous les drapeaux. Il accomplit ses services au bataillon indépendant de fusiliers de montagne 1 d'abord comme lieutenant dès 1961 puis il commande la compagnie II/1 avec le grade de capitaine dès 1969. Major dès le 1^{er} janvier 1976⁵, il se voit confier le commandement du bataillon de fusiliers 204 jusqu'en

3. L'organe officiel du parti conservateur.

4. Le souci du maintien du droit naturel et des principes chrétiens dans la société, de « sauvegarder les principes fondateurs du parti conservateur catholique qui fut l'honneur de notre beau pays durant des générations », l'incite à fonder en 1995 le Mouvement chrétien conservateur dont il fut l'âme jusqu'à sa mort. (Cf. Hommage du MCCvs paru dans *Le Nouvelliste* du 11 mai 2017, p. 32).

5. *Le Nouvelliste*, 27 décembre 1975, p. 23.

1982. Il passe ensuite à la zone territoriale 10 où il assume une fonction de chef de service. Gardant cette fonction, il est promu lieutenant-colonel au 1^{er} janvier 1987⁶ et dirigera la rédaction d'un ouvrage pour les 25 ans de cette grande unité.

Archiviste et patoisant

Ses recherches dans les archives communales lui ont donné accès à de nombreux documents qui lui ont non seulement permis de rédiger *Orsières ma commune*, mais également de trouver des renseignements sur ses ancêtres, sa famille. La notice publiée ci-dessus lui doit d'ailleurs beaucoup. Il fit la généalogie de sa famille et son ascendance ci-après est le résultat principalement de ses recherches personnelles. Il disait être fier d'être devenu « le numéro 1 d'un arbre généalogique à 40 rameaux »⁷.

René Berthod n'a jamais entendu ses parents parler patois mais a toujours été passionné par cette forme d'expression ancestrale. « Féru d'histoire et amoureux du terroir, il est aussi un chantré du verbe. La conjugaison de ces trois passions a incité l'enseignant à la retraite à relever un beau défi : la rédaction d'un *Manuel du patois d'Orsières : à l'usage des praticiens d'Entremont*. »⁸ A l'invitation de l'Université populaire, il relève le défi de donner des cours de patois. Avec le précieux concours d'Alfred Charrex (1915-1998), puis d'Emile Tornay (1932-2006), René Berthod multiplie traductions et exercices, durant six saisons.

Après cette publication, ayant terminé son mandat de préfet, René Berthod s'attelle à la rédaction de comédies en patois. De 2002 à 2016, c'est 14 pièces de théâtres qu'il rédige, met en scène et qu'il a la joie de voir représentées. Ce dernier travail lui vaudra le mérite culturel 2012 en tant que « défenseur et promoteur du patois » décerné par la commune d'Orsières, et, en 2017 mais posthume, un prix international de théâtre décerné par la Fédération internationale et interrégionale des patoisants⁹. Durant ses dernières années, il entreprend la rédaction de la biographie de son oncle le chanoine René Berthod (1916-1996), mais son décès le 30 avril 2017 laisse ce travail inachevé...

6. *Le Nouvelliste*, 5 janvier 1987, p. 3.

7. *Orsières-Info*, 1^{er} trimestre 2013, p. 24. Selon la numérotation descendante d'Aboville, la personne de référence porte le numéro 1. Ce chiffre 40 nous semble obtenu ainsi : en ajoutant l'épouse, 7 enfants – dont 6 unis par les liens du mariage –, cela fait $1 + 1 + 7 + 6 = 15$, auxquels on ajoute 25 petits-enfants.

8. *Le Nouvelliste*, 12 décembre 2001, p. 14.

9. *Orsières-Info*, 4^e trimestre 2017.

Généalogie ascendante de René Berthod (1938 - 2017)



Sources :
René J.-M. Berthod
et abbé Claude Pellouchoud